

et le dos en arc, il les regardait en ricanant.

—Joli, joli, dit-il d'une voix enrouée; et moi, est-ce qu'on ne m'embrasse pas?

—Dans quel état revient-il! murmura Jeanne en soupirant. Rose, donne une chaise à ton père.

La jeune fille s'empressa d'obéir. Mais Ambroise repoussa le siège du pied et alla s'appuyer contre le pétrin.

—Comme elle est gentille, ma petite Rose, dit-il. Eh, eh! la toilette lui va à ravir, on dirait d'une riche demoiselle, n'est il pas vrai, Jeanne?

—Mais oui, répondit la mère heureuse du compliment adressé à sa fille. Ce matin, pendant la messe, tout le monde l'admirait.

—Et vous seul n'étiez pas là pour me voir, mon père.

—C'est vrai, mais ce n'est pas ma faute, vois-tu; les amis...

—Ambroise, n'appellez pas les hommes que vous fréquentez, et avec lesquels vous passez des journées et des soirées entières, vos amis. Dites plutôt que ce sont vos mauvais génies, reprit Jeanne.

—Et pourquoi cela, Jeanne la grondeuse?

—Parce que leurs conseils vous ont perdu. Avec eux vous avez désappris à respecter les choses les plus saintes; votre cœur est devenu insensible, et vous foulez sous vos pieds vos saintes croyances d'autrefois. Sont-ce vos amis, ceux-là qui vous retiennent loin de votre maison lorsque votre femme, inquiète sur votre sort et sur l'avenir de son enfant, gémit en vous attendant? Non, je vous le dis encore, ces hommes ne sont pas vos amis.

—As-tu fini?

—Oui, car toutes mes paroles sont vaines; depuis longtemps ma voix a perdu le don de vous toucher.

—Eh bien, ne parle jamais, ça te réussira peut-être.

—Ah! Ambroise, tu pourrais être si heureux...

—C'est ça, attendrissons-nous, maintenant. Ma parole, j'ai envie de m'en retourner.

—Près de vos chers amis; ils vous sont si précieux!

—Oui, ils sont précieux; avec eux je m'amuse au moins, tandis qu'ici...

—Vous vous ennuyez. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me le faites sentir, et bien cruellement encore.

Ambroise haussa les épaules en tournant la tête.

—Tiens, qu'est-ce que c'est que ça? fit-il en prenant la couronne de première communion que Jeanne avait posée sur le pétrin un instant auparavant.

—C'est ma couronne, mon père, dit Rose.

—Ah! eh bien, je la trouve laide, ta couronne, reprit le forgeron.

Et, regardant sournoisement sa femme, il se mit à en froisser les fleurs dans ses larges mains.

Jeanne poussa un cri de mère offensée, s'élança vers son mari et lui arracha la couronne.

—Tu n'es pas digne d'y toucher, s'écria-t-elle le regard étincelant, le visage enflammé.

—Je l'ai souillée, fit le forgeron devenu blême de colère; et bien, le feu purifie.

En disant ces mots, il s'empara de nouveau du modeste emblème, et le jeta dans la flamme du foyer.

En une seconde la couronne fut consumée.

—Ambroise, Ambroise! exclama la pauvre femme, tu n'es qu'un malheureux.

Rose pleurait à chaudes larmes.

—Tais-toi, Jeanne, tais-toi, dit le forgeron en faisant un geste plein de menace.